



HAL
open science

Écrivains francophones et rapports aux français : une conception expérientielle de l'insécurité linguistique

Valentin Feussi

► **To cite this version:**

Valentin Feussi. Écrivains francophones et rapports aux français : une conception expérientielle de l'insécurité linguistique. Martine Fandio-Ndawouo. Le Français contemporain face à la norme. Pratiques, gestions et enjeux d'une langue au défi de la pluralité, A paraître. hal-02149699

HAL Id: hal-02149699

<https://hal.science/hal-02149699>

Submitted on 6 Jun 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Écrivains francophones et rapports aux français : une conception expérientielle de l'insécurité linguistique

Valentin Feussi
EA 4428 DYNADIV
Université de Tours

Quand Klinkenberg (2018) problématise les normes, il les lie aux valeurs en montrant que ces deux éléments s'inscrivent dans une dynamique de « mutation ». Contrairement aux approches habituelles de la / des norme(s) en science du langage, il explique que les normes apparaissent comme des abstractions mises en forme à partir du choix de groupes socialement dominants. Les processus endo/exogénétiques apparaissent alors comme des tendances qui permettent de rendre compte des forces à partir desquels émergent les normes. Cette définition laisse comprendre que les normes sont des produits d'une impulsion, d'un élan qui pousse les hommes à se mouvoir dans le monde, à se positionner, à effectuer des choix qui ne sont pas dénués d'enjeux. Voilà pourquoi en se situant en amont de tout processus humain, cette dynamique va caractériser et colorier toutes les constructions humaines, dont les langues.

Cette contribution sera pour moi le lieu de réfléchir au « français contemporain » pour argumenter que toute norme, qu'elle soit linguistique, sociale ou autres, est adossée sur une traduction de cette pulsion caractéristique de l'humain. En quoi l'insécurité linguistique (désormais IL) constituerait une thématique heuristique pour ce projet ? Est-ce uniquement parce qu'elle est une traduction de rapports aux normes ? Cette notion a fait l'objet de plusieurs travaux sous l'angle sociolinguistique. Elle est alors prioritairement perçue à partir d'un point de vue psychologique. Accessible à partir d'indices linguistiques, l'IL équivaut alors à un sentiment (Gueunier et *al.*, 1978) qui rend parfois compte de rapports sociaux aux langues, articulés à la construction identitaire (Bretegnier, 1999, 2002, 2016 ; Calvet, 1998 ; Boudart, 2013). A partir de conceptualisations de ce phénomène dans le champ de la littérature francophone, je veux argumenter que le potentiel expérientiel de cette notion dans la conceptualisation des langues en fait un phénomène pertinent pour expliciter et traduire la diversité constitutive de l'humain et sous-jacente à tout rapport aux langues dans une perspective anthropologique (Humboldt, 1974, 2000). Je commencerai par expliciter le point de vue du « bas » (Romano, 2010) qui fonde ma réflexion, avant de m'attarder sur ce que j'entends par conception délingualisée de l'IL. Je terminerai par quelques-unes conséquences théoriques et épistémologiques de cette approche des langues.

1. Le point de vue du « bas »

Partir du point de vue du « bas », c'est faire le choix d'épistémologies différentes de celle la plus fréquemment convoquée en sociolinguistique, qui considère prioritairement les rapports aux langues à partir du point de vue sémiotique. Parce qu'elle a fréquemment été appréhendée sous cette perspective, l'IL est souvent envisagée sans que son potentiel interprétatif dans la compréhension de la diversité des langues et du monde ne soit problématisée. La perspective

du « bas » permet de considérer les rapports aux langues et au monde sous une perspective phénoménologique et herméneutique (désormais PH), dont quelques traductions sont Merleau-Ponty (1964), Grondin (2006). Romano (2010) en constitue une actualisation pertinente, notamment grâce à l'expression « idéalisme du bas » qui lui permet d'explicitier le processus de sens et les rapports de l'humain au monde. A quoi renvoie-t-elle ?

« Elle postule que l'expérience est déjà sentée et structurée avant l'intervention du langage et de la pensée discursive, qu'elle possède un ordre propre et une articulation immanente et ne se réduit en aucun cas à la nue réception d'une « donnée » telle qu'elle est admise par l'empirisme » (Romano, 2010 : 730).

Cette démarche fonde tout sens sur l'expérience¹, le langage et la pensée en étant des traductions en catégories. Cette conception de l'idéalisme est différente de l'idéalisme platonicien (voir Robillard, 2016 : 145). Il ne s'agit pas non plus de revendiquer une approche empiriste doublée d'un « idéal de la vérification » (Taylor, 1997 : 142) en choisissant l'axe sémiotique comme la voie prioritaire pour la traduction du monde. Telle qu'envisagée par Romano, ce point de vue du « bas » s'inscrit dans le prolongement de la forme interne des langues telle qu'envisagée par Humboldt (1974). Dans cette perspective, le sens repose sur une saisie abstraite du monde et des autres, sans rationalisation préalable. Il se met en œuvre dans l'expérientiation, processus de vie qui devient de ce fait un chemin prioritaire d'élaboration de la connaissance (Feussi, 2018). Dans cette perspective, les règles de grammaire et la matérialité du discours ne sont que des abstractions et il convient de ne pas « confondre ces traces avec l'essence de la langue » (Dilberman, 2006 : 172). Comme nous allons le comprendre, cette dernière part toujours de cette impulsion, de cette tension vers autrui qui constitue la condition de l'humain.

Cette hypothèse « du bas » valorise ainsi le comprendre comme le postulat à partir duquel se conçoivent les langues. Elle repose sur une conception de l'humain qui part prioritairement de l'imaginaire, de l'affectif, et non sur des phénomènes rationnels et matériels toujours en arrière-plan des démarches sémiotiques habituelles. Ces perspectives matérielles traduisent la conception saussurienne des langues et fondent une option technique ou naturaliste de l'homme (Groupe μ , 2018). L'option PH s'apparente ici à un prolongement de ce que Humboldt (1974) a appelé « anthropologie comparée ». Sans s'identifier comme phénoménologue ou herméneute, celui-ci considère l'humain sous une dimension plurielle qui articule le « visible » à l'« invisible » (Merleau-Ponty, 1964), le rationnel au non rationnel. C'est dans le prolongement de cette conception du sens et du rapport de l'homme au monde et aux autres que différents phénoménologues et herméneutes problématisent l'« antépédicatif »

¹ Différente d'expérimentation, cette acception d'expérience ne repose pas non plus sur l'empirique. Comme l'expliquent Depraz et Raulet (2013 : 305-307), elle ne se fonde pas sur les outils en tant que moyens d'accès au sens. Cette conception de l'expérience renvoie plutôt à ce que Husserl appelle *Erlebnis*. Elle relève du sensible et suppose « l'implication du sujet connaissant dans ce qu'il connaît ».

ou « prélinguistique » depuis Husserl (Merleau-Ponty, 1964 ; Romano, 2010 pour m'arrêter aux références déjà abordées ici).

Le cadre de cet article ne peut suffire pour expliciter plus longuement en quoi consiste cette approche PH (voir Robillard, 2016 pour en savoir plus). Pour les besoins de notre réflexion sur l'insécurité linguistique, nous pouvons néanmoins retenir que dans cette perspective, ce sont les expériences situées de personnes qui constituent le cadre de la compréhension. Or y accéder suppose une projection de soi vers l'autre. On comprendra alors que dans une démarche PH, l'accès au sens repose toujours sur la relation à l'altérité dans sa projection au monde. Cette conception du sens englobe et élargit² les perspectives saussuriennes des langues, qui ne sont en fait qu'une traduction périphérique du rapport fondamental au monde.

Accéder à la langue, c'est travailler à partir d'un arrière-plan dynamique et inséparable des expériences quotidiennes des personnes en scène. Toute langue et toute conceptualisation du monde repose sur des phénomènes d'arrière-plan du monde, que j'appelle « ambiance » (Feussi, 2018). Elle n'est pas visible, mais comporte des potentialités sensibles qui se déploient, par aménagement, dans le discours de chacun. Autrement dit, parler d'une langue c'est s'intéresser à ce qui la constitue. Mais c'est aussi s'impliquer dans le processus de sens, aller à la rencontre de l'autre, laisser voir des différences et des ressemblances avec d'autres interprétations et d'autres langues. Ces éléments, qui supposent à la base un projet à expliciter, sont conceptualisés par Humboldt sous l'expression « caractère de la langue ».

L'IL apparaît comme un cadre particulièrement pertinent dans les perspectives francophones, pour traduire à chaque fois, le caractère des langues. Les hésitations, la peur, la honte, le malaise ou le manque de confiance (Boudreau, 2016) sont des manifestations perceptibles, parfois spectacularisées, de phénomènes de minorisation. Comprendre ce phénomène c'est pourtant aussi réfléchir à ses conditions de possibilité. Pour ne pas proposer une lecture partielle et uniquement matérielle, il convient de se tourner vers le point de vue du « bas », à s'impliquer dans le processus d'interprétation de la situation. L'IL ne renverrait alors plus au simple rapport aux langues, mais révélerait différentes expériences qui permettent à l'humain de s'appropriier le monde, de le comprendre et de s'y positionner. Les dimensions uniquement linguistiques deviennent en ce sens subsidiaires pour conceptualiser les expériences d'insécurité. C'est ce que nous allons comprendre en partant des conceptualisations de l'IL en littérature francophone.

Quelles conceptualisations de l'IL en littérature francophone ?

² Si les signes conduisent à une conception contrôlable et transparente du sens dont on connaît les dérives (Lafontaine, 2004), les approches PH supposent *a priori* que l'homme ne peut être entièrement décodable et transparent. Il convient d'inscrire les signes dans une dynamique humaine, plus globale, avec des dimensions imprévues.

Pourquoi les littératures ? Klinkenberg (1993b) considère que l'IL est une des conditions de la production littéraire francophone. L'écrivain francophone réfléchit presque toujours sur le choix de la (variété de) langue à utiliser dans son écriture, avec une expérience d'« auto-dépréciation » linguistique et littéraire. Cela apparaît comme une résonance de l'IL, que cela soit explicite ou non. Pour en savoir plus sur ce lien étroit entre IL et littérature, repartons d'une question que se poserait tout écrivain francophone : en quelle langue écrire ?

En quel français écrire ?

Pour répondre à cette question, Gauvin (1997 : 7) part du principe que l'écriture est « un véritable « acte de langage » » pour l'écrivain, « condamné à *penser la langue* » (Gauvin, 1997 : 8). Elle montre ainsi que l'écrivain francophone belge recourt à plusieurs langues : « un usage de la langue conforme aux règles canoniques » et « une écriture libre et libertaire tablant sur toutes les ressources du français » (Gauvin, 2003 : 104). Dans le prolongement de cette approche, on peut ajouter une troisième catégorie, « *l'écriture du divers* » (Faye, 2010 : 18) qui fait référence aux usages de langues par des écrivains francophones africains des communautés diasporiques.

L'expression « *surconscience linguistique* » (Gauvin, 2003, 1997) paraît alors suffisante pour rendre compte de la façon dont les écrivains traduisent les rapports aux langues dans leurs productions. D'où vient cette notion ? Gauvin part du postulat que, pour les écrivains francophones, « le français n'est pas un acquis mais plutôt le lieu et l'occasion de constantes mutations et modifications » (Gauvin, 1997 : 5). Leurs productions dévoilent ainsi des « stratégies du recours et du détour » pour expliciter différents procédés d'articulation de codes. De ce point de vue, l'articulation de langues variées serait une des spécificités de cette littérature. Vue l'importance réservée à la « *surconscience linguistique* » dans les études francophones (Faye, 2010 ; Caituccoli, 2004 ; Ebongué, 2012), on a l'impression qu'elle rend compte de tous les rapports aux langues dans le champ des littératures francophones. Toutefois, interpréter ainsi les rapports aux langues en francophonies, n'est-ce pas reconnaître et valoriser implicitement un français central (pratiqué au centre des francophonies) par rapport auquel doivent se positionner chacun de ces écrivains ? Rendre compte de leurs rapports au français sous des termes comme *tiraillements* ou *tensions* par rapport à **une** façon de parler, d'écrire n'est-ce pas afficher la *surconscience linguistique* comme une subtile traduction de l'insécurité linguistique caractéristique de ces écrivains des minorités ?

Cette interprétation des rapports aux langues (dont le français), au-delà d'une conception binaire des rapports au français en francophonie (français légitime vs français non légitime), repose sur une conception uniquement sociopsychologique et sémiotique de l'IL.

Une conception prioritairement psychologique de l'IL

A la différence du point de vue du « bas », cette interprétation des usages de langues repose sur une conception uniquement sociopsychologique et sémiotique des langues (Feussi, 2018). L'IL est perçue comme une *incompétence linguistique* en rapport avec une langue de référence, véritable incapacité qui génère un *sentiment* de « honte » notamment³. L'auto-catégorisation de leurs langues par certains écrivains est très éloquente dans cette perspective. C'est ainsi que, pour Rabemananjara (in Ngalasso, 2007 : 123), s'exprimer, penser, se projeter au monde en français, c'est alors recourir à une langue « volée ». Concevoir ses rapports à une langue sous l'imaginaire du *vol* n'est pas anodin. Il s'agit alors de considérer le caractère frauduleux de la pratique envisagée, ce qui implique en même temps la notion d'appartenance (à qui appartient le français ?) et un enjeu éthique (peut-on s'approprier ce qui appartient à autrui ?) en arrière-plan du travail de l'écrivain. Dans la même perspective, Kateb Yacine considère la langue française encore comme un « butin de guerre ». Pour Walter Benjamin en tout cas (voir Simay, 2008), se référer au « butin » revient à s'inscrire dans la logique de la domination/soumission. Or s'auto-désigner comme minorisé, c'est aussi s'inscrire dans une perspective uniquement binaire, laquelle empêche toute pluralisation des compréhensions du monde. Cette lecture caractérise également différents travaux qui privilégient une écriture du « divers ». Provenzano (2006 : 12) présente en ce sens le recours à l'alternance codique ou à l'interlangue comme des « stratégies compensatoires » pour sortir de l'« insécurité », sans que cela n'éloigne du fantôme de la norme centrale. Du fait de l'auto-stigmatisation, ces écrivains s'auto-flagelleraient pour leurs usages des langues.

Il me semble réducteur de considérer le travail de l'écrivain francophone uniquement sous l'angle d'une négociation de rapports avec le français, entre 1) la « défense » - « illustration » de la norme, et 2) une « valorisation excessive de l'exotisme » entre « la collectivité d'origine » et une francophonie plus étendue » (Gauvin, 1997 : 9-11) ou bien 3) le recours au mélange de langues, quel qu'il soit. Pour sortir de ces approches « il faut donc, comme le précise Caitucoli (2004 : 8), renoncer à définir la francophonie littéraire sur des critères formels objectifs ». Mais faut-il toutefois appréhender le style de l'écrivain comme « fautif »? Caitucoli (2004: 36) caractérise ainsi l'écriture de Kourouma qui fait le choix d'intérioriser la domination sans se conformer à la norme imposée. Toutefois, ne serait-ce pas une autre forme douce d'auto-flagellation ? Il me semble que se contenter de cette approche uniquement descriptive de l'IL conduit à considérer que l'écrivain est nécessairement victime d'IL, quelle que soit la situation. En fait, la conception de « langue » repose sur le point de vue rationaliste du linguiste.

L'IL : juste un point de vue de linguistes

Dans l'ensemble, le choix de conceptualiser le lien entre IL et littérature dans les études francophones sous l'angle de la surconscience linguistique repose sur une conception

³ Les rapports aux langues se déclinent sous l'angle de l'« incompetence » linguistique (Ebongue, 2012), du « sentiment de mépris » (Bilola, 2007), du « malaise », du « manque de confiance dans la verbalisation » voire de la paralysie de la parole » (Mbiada, 2015 : 58).

rationnelle des langues, qui suppose une entrée à dominance sémiotique dans la conceptualisation de l'IL. On pourrait pourtant partir du principe qu'énonce en ces termes Klinkenberg (1993a : 14) :

« L'insécurité est un phénomène carrefour. Une disposition à la fois individuelle et collective, que l'on ne peut atteindre qu'à travers ses symptômes. Il y a à parier que nos travaux, étant ceux de linguistes, nous permettront de mieux connaître ceux des symptômes qui sont de nature verbale. Mais il en est sans doute d'autres : des psychanalystes, des sociologues, des logopèdes ou des spécialistes en maladies psychosomatiques nous les auraient décrits ».

Comme nous le comprenons, il est possible de se projeter vers d'autres conceptions autres que linguistiques de l'IL. Sont-elles toutefois nécessairement fondées sur des « symptômes » ? S'en tenir à ce terme ne serait-ce pas, une fois de plus, reproduire les schèmes descriptifs et psychologiques qui catégorisent l'IL sous une perspective pathologique ? Serait-ce alors une maladie de laquelle on pourrait guérir si le bon diagnostic est posé ? Comme Klinkenberg, différentes tentatives de conceptualisation de l'IL ont émergé en sociolinguistique, sans pertinence particulière. Selon Moreau (1996 : 108), des démarches « de nature plus qualitative » n'ont pas pu éloigner les chercheurs des techniques de mesure et de description de ce phénomène. Cela peut se comprendre si on s'intéresse à l'environnement social et épistémologique des premiers concepteurs de la notion d'IL en francophonie notamment :

« Il est de fait bien connu que la génération des sociolinguistes des années 70 (dont j'ai l'honneur de faire partie) a difficilement séparé, au départ, ses objectifs scientifiques de ses objectifs militants, qu'ils soient directement politiques (défense des minorités politiques) ou sociaux (lutte contre les inégalités scolaires et autres). Dans bien des cas, il en est en effet résulté maints discours un peu dégoulinants de vertu apitoyée sur les « malaises », « mal être » et autres souffrances, auxquelles nous entendions remédier de notre vivant, bardés des armes d'une science que nous découvrons, mais parfois insoucieux des présupposés théoriques et des précautions méthodologiques qu'exige celle-ci » (Gueunier, 2002 : 39). »

On comprend alors qu'envisager l'IL autrement revient à convoquer une autre épistémologie. Celle-ci devra reposer sur un arrière-plan différent des approches défendues par cette « génération des sociolinguistes des années 70 », en ce sens qu'elle devra, même dans le militantisme, arrêter de prolonger cette vertu qu'est la pitié, dont on connaît les dérives dès lors qu'il s'agit de réfléchir aux situations d'interculturalité⁴. Pareillement, il faudra reconsidérer le point de vue saussurien de la langue, qui détermine la conception technique et dominante de l'IL. C'est ce que j'envisage de faire dans la suite de cette réflexion, en

⁴ Une lecture de l'article « Compassion » de Cohen (2004) révèle que la compassion et l'empathie sont synonymes dans la conceptualisation de l'interculturel. Ils équivalent à un écran sur lequel on projette son humanitarisme et supposent un attendu, la reconnaissance de l'autre étranger. Cela revient à les considérer comme deux approches molles de la rencontre étant donné que l'autre ne peut afficher son être, au risque d'être discrédité : il est ingrat.

proposant une exploration du point de vue du « bas » qui suppose alors une approche non uniquement linguistique de l'IL.

Délinguïser partiellement l'IL ?

Ne faut-il pas délinguïser au moins en partie l'IL ? Telle est la question que je me suis posée dans le cadre d'une table ronde lors d'un récent colloque sur l'IL en situations de francophonies⁵. Je m'inscrivais alors dans la suite de Klinkenberg et de Robillard. Par rapport aux situations belges de francophonies, le premier parlait ainsi de l'IL de francophones :

« Disposant de riches moyens pour élaborer une vision fantasmatique de la langue, ils formulent sans doute en termes symboliques des malaises dont la source est ailleurs : la crise de conscience européenne, les bouleversements d'un monde où les murs s'effondrent et où les points cardinaux cessent d'avoir la signification qu'on leur prêtait ne sont-ils pas propres à susciter le sentiment de la fragilité ? » (Klinkenberg, 1991 : 5-6).

Alors que Klinkenberg révèle que la question centrale pour comprendre l'IL peut être d'en rechercher la source, Robillard (1996 : 72) quant à lui explique qu'« il n'est pas évident que l'IL soit toujours un "mal", une "pathologie", à la fois parce qu'une certaine part d'IL semble bien être le prix de la socialité, et parce que les réactions des locuteurs à ce type de locuteur montre des ressources insoupçonnées ». Ces deux réflexions posent autrement la question des rapports aux langues, en orientant l'interprétation de l'IL vers autre chose qu'un sentiment accessible à travers leurs manifestations sémiotiques.

Comme je l'ai indiqué *supra* en rapport avec le point de vue PH, l'IL peut être le cadre de problématisation de rapports aux autres humains et au monde, qui ne reposent plus uniquement sur la langue sous une perspective systémique. Elle peut être le lieu d'une problématisation des expériences sensibles et historiques des personnes considérées. Cela revient alors à en développer une autre conception de la langue. C'est ce que j'ai compris de Humboldt (2000, 1974), notamment dans ce qu'il appelle « caractère » des langues.

IL : à partir du « caractère » des langues ?

Dans la perspective de la « vision du monde », j'explicite de façon synthétique et partielle ci-dessus que la dynamique de toute langue repose sur la pensée qu'elle révèle et qui la révèle au monde. Dans cette optique, interpréter une langue revient à se saisir de l'arrière-plan dynamique de laquelle elle émerge. Ce processus permet ainsi de révéler le « caractère » des langues, de mettre en relief ce qu'elles « possèdent à l'origine ou ce qu'elles se sont en tout cas appropriées assez tôt pour que cela détermine la génération de ceux qui parlent, comme

⁵ Table ronde « (In)sécurité linguistique en francophonies : délinguïstation et appropriation des langues » lors du colloque « Les « francophones » devant les normes, 40 ans après Les Français devant la norme - L'(in)sécurité linguistique aujourd'hui : perspectives in(ter)disciplinaires », 13 –15 juin 2018 à l'Université de Tours.

leur étant d'une certaine façon étranger » (Humboldt, 2000: 114). Autrement dit, travailler à comprendre l'IL chez tout écrivain comme chez tout interprète des langues et du monde, c'est essayer de comprendre le processus par lequel cette langue a la configuration par laquelle elle se présente à nous, c'est réfléchir aux phénomènes historiques, expérientiels, sémiotiques et sensibles par lesquels elle est devenue cette langue-ci, différente d'une autre. Dans l'ensemble, cela revient à adopter le point de vue du « bas », seule posture qui permet de comprendre la façon de s'impliquer dans les langues, de s'appropriier les énergies et tensions latentes du monde qui expliquent l'émergence de la langue et de la pensée. Réfléchir à l'IL en une langue ce n'est pas uniquement identifier les indices matériels qui permettent de décrire le phénomène, c'est surtout et fondamentalement partir du caractère de cette langue, c'est en avoir une conception appropriative.

Pour revenir aux écrivains francophones, conceptualiser leurs rapports aux français⁶ et aux autres langues, ce serait aussi partir d'une question rarement posée lorsqu'on s'intéresse à leurs rapports aux langues sous l'angle sociolinguistique : pourquoi écrire ? Tahar Ben Jelloun (2011) nous offre une des réponses les plus pertinentes à cette question :

« Ecrire c'est d'abord écouter. Ecrire c'est être le traducteur de l'invisible, ce mystère des âmes que seul le poète, le créateur est parfois capable de saisir et tant pis s'il se trompe ou exagère. Un écrivain est un témoin, témoin vigilant et parfois actif. Il ne regarde pas le monde, il l'observe et parfois le scrute pour l'écrire en suivant ses intuitions, en pénétrant dans les arcanes de son imaginaire. Ecrire le monde est une façon de tenter de le comprendre un peu. Nous savons que l'intelligence est d'abord l'incompréhension du monde. (...) (...) Ecrire c'est aussi douter, douter en permanence, savoir que la vérité est ronde, qu'elle nous échappe ou nous pousse vers l'illusion, la vérité se fait souvent ombre, plane au-dessus de nos têtes et nous écrase par sa lumière quand elle éclate. (...) ».

Certains éléments lexicaux de cet extrait (« écouter », « traducteur de l'invisible », « intuitions », « imaginaire », « tenter de ... comprendre », « incompréhension », « douter », « nous écrase ») rappellent une modalité PH. Ils mettent en relief une démarche basée sur la compréhension des langues, dans laquelle l'imaginaire et la sensibilité de l'interprète constituent les entrées prioritaires. Bien que cela se traduise sous la modalité de l'écrit, les signes convoqués ne sont possibles que parce qu'ils comportent un fondement non saisissable *a priori*. On ne peut y accéder qu'à partir d'intuitions, d'une projection par imagination, d'un engagement sans lequel toute compréhension est impossible. Ce travail, qui se fonde sur une dimension affective, suppose ainsi que la compréhension du monde repose sur une quête de soi et d'autrui. Cela ne devient possible que parce que l'interprète s'implique dans le processus du comprendre, dans une vision de soi comme un produit de la rencontre avec d'autres. Autrement dit, accéder aux langues (même sous une forme sémiotique) suppose de partir d'un ensemble de phénomènes dynamiques, d'une « ambiance » (Feussi, 2018) qu'on

⁶ Je préfère désormais utiliser le pluriel, pour rester cohérent avec cette perspective PH qui suppose qu'il n'y a pas de langue qui ne soit plurielle, même sous une forme idiolectale (voir Feussi, 2018).

organise grâce à un processus historique qui rappelle ce que Weber (1985) appelle « idéal-types »⁷.

Un exemple d'interprétation non linguistique de l'IL

On comprend dès lors plus clairement ce récit de Cheikh Hamidou Kane qui revient sur des expériences jeunes écoliers (quelques camarades et lui) :

« Jouer à parler français indiquait que le plein exercice de cette activité était une aptitude désirée et conférait un statut enviable. Cette motivation puissante devrait, du reste, constituer un viatique présent tout au long de notre vie d'écoliers et d'étudiants [...]. C'est cette motivation qui s'est muée plus tard en orgueilleuse volonté d'acquérir la même maîtrise du français que les Blancs. Parce que nous avons la conviction latente que seule une pareille maîtrise nous permettrait de prétendre à une compétence équivalente à celle des « visages blancs » dans les métiers de médecins, ingénieurs, etc., auxquels le français permettait d'accéder » (Daff, 2004 : 91).

Daff continue en affirmant que « le respect quasi religieux de la norme linguistique dans l'Aventure ambiguë » s'explique par cette volonté d'assimilation de l'écrivain. On peut prolonger cette interprétation en prenant plus au sérieux encore le discours d'Amidou Kane. Comme pour plusieurs écrivains francophones, ses rapports au français reposent en premier sur une « motivation puissante », le projet de parvenir à meilleur statut social. Dans cette perspective, l'IL, si cette catégorisation est pertinente, aurait son siège non pas dans l'incompétence en « la langue légitime » (Boudreau, 2016), mais plutôt dans l'imaginaire d'une difficulté liée à la réalisation d'un projet dans l'environnement social. Sa mise en œuvre repose sur des éléments de langues, mais également sur d'autres phénomènes sociaux (dont le regard évaluatif d'autrui) avec, en arrière-plan, un travail particulier de la personne concernée. Par réflexivité, ce dernier doit ainsi prendre appui sur sa connaissance de l'environnement, sur certaines dimensions de cette expérience pour se projeter autrement, sachant que la fin du parcours peut se matérialiser par des signes. On comprend donc que souvent, les enjeux sous-jacents à l'IL aurait un fondement autre que linguistique, et que parfois, ce que les linguistes conceptualisent comme de l'IL peut renvoyer à toute une autre expérience. Avoir de l'IL une lecture uniquement sémiotique paraît donc réducteur étant donné que cette seule approche gomme la dimension expérientielle pourtant fondamentale à la compréhension des orientations linguistiques de l'interprète.

Une conception expérientielle de l'IL

Aborder le lien entre IL et le caractère des langues conduit donc à cette approche plutôt expérientielle de l'IL. Elle consiste à centrer le phénomène de l'IL non plus sur des signes

⁷ Il s'agit d'une *opération de figuration* qui donne à voir des éléments dans un agencement lisible. Elle procède par amplification de certains aspects et points de vue, et repose sur le point de vue du chercheur ou de l'interprète, responsable de la reconstruction *a posteriori* d'éléments identifiés (Weber, 1985).

(indices et marques) révélateurs de sentiments, mais sur des phénomènes plus globaux qui renvoient non pas uniquement à une mésestime de soi, mais à ce que Foucault (2001 : 9) a appelé « souci de soi », cette « sorte d'aiguillon ... planté là, dans la chair des hommes ». Je ne me réfère pas ici à l'interprétation psychologisante de cette notion qu'on peut rencontrer dans le champ de la psychiatrie et qui réduit le souci de soi au « care » (Hesbeen, 1997). Dans la perspective foucauldienne, développer le souci de soi c'est avoir des attentes et des exigences vis-à-vis de soi dans ses relations avec d'autres personnes, c'est aussi assumer des responsabilités envers eux, tout en leur reconnaissant la capacité à se soucier d'eux et de moi en retour. C'est probablement ce que traduit implicitement Amidou Kane ou bien Ben Jelloun dans les deux extraits ci-dessus, dans lesquels chacun de ces deux écrivains francophones révèlent plutôt un projet d'existence avec d'autres personnes, dans un cadre sociétal. Cela n'est possible qu'à partir de ce que chacun choisit de faire ou de ne pas faire. Plus prosaïquement, il s'agit de réfléchir au sens de la vie pour l'humain, dans laquelle les rapports aux signes sont périphériques. Voilà donc pourquoi je pense qu'une approche partiellement délinguisée de l'IL serait pertinente, à condition de sortir d'une vision uniquement sémiotique des langues, pour en avoir une conception expérientielle.

L'IL : une thématique pertinente pour la littérature ?

Sous la perspective du caractère des langues, l'IL se présente alors comme une thématique pertinente. Elle montre que le travail de l'écrivain équivaut à la traduction d'une dimension plus profonde que le simple rapport superficiel aux langues. En ce sens, elle apparaît comme une thématique sociolinguistique, particulièrement pertinente pour comprendre les évolutions de la langue. La littérature apparaît ainsi comme le cadre qui « traduit le plus fortement l'individualité historique d'une langue » (Humboldt, 2000 : 114), grâce aux discours produits avec le temps :

« Un peuple présente dans la vie domestique et publique, [...] des phénomènes nombreux et remarquables, et de grandes énergies qui ne se tiennent assurément pas moins sous l'influence de la langue ; et celle-ci ne passe le plus souvent qu'affaibli et appauvri dans les textes et dans les livres, alors que tout son torrent s'écoule avec vigueur et truculence à travers le discours quotidien du peuple. La formation d'une littérature équivaut à la formation des points d'ossification dans le corps humain vieillissant, et à partir du moment où le son, s'épanchant librement dans le discours et le chant, se trouve banni dans le cachot de l'écriture, la langue passe d'abord par une prétendue purification, puis s'appauvrit et finalement se meurt, pour riche et répandue qu'elle soit. Car la lettre a un effet pétrifiant sur le discours parlé qui se poursuit pendant encore quelques temps à ses côtés, libre et varié. Claire et intelligible, elle ravale au rang de langue du peuple ses explosions spontanées, ses multiples formes, ses modifications qui rendent de façon imagée chaque petite nuance, et elle ne souffre bientôt plus autour d'elle que ce qui lui ressemble. Mais d'un autre côté, ce mal est inévitable et provient simplement du fait que la langue, comme tout ce qui est terrestre, n'a qu'une existence transitoire » (Humboldt, 2000 : 126-127).

Qu'ils soient présentés sous une forme orale ou bien écrite, les discours restent au cœur du processus historial⁸ (pour utiliser ce terme plus en phase avec les perspectives PH). Or la fugacité du discours fait que les seuls éléments susceptibles de marquer le caractère, ce sont des traces laissées avec le temps, sous des formes écrites ou orales. Pour Humboldt donc, la littérature est certes une œuvre artificielle mais elle représente un enjeu important pour la problématisation des langues. Pour un peuple ou pour une personne, elle est le lieu où peut se vivre tout l'arrière-plan (in)visible – ex-implicite, où peut se sentir toute l'ambiance sur laquelle repose cette langue. Elle montre que la réception d'une œuvre littéraire se fait de la même façon que l'interprétation d'une œuvre d'art : sous une perspective poïétique, avec un engagement particulier de l'interprète. Voilà un des éclairages que nous apporte la démarche historique. Elle permet de comprendre chaque langue perçue comme une construction abstraite, qui se présente chez chaque personne comme un héritage : elle porte alors en elle toute l'histoire d'une communauté, d'un groupe ; chacun peut donc y puiser des éléments qui lui semblent pertinents pour vivre. C'est lui qui réinvestit les signes de sens expérientiels, ce qui permet de sortir la langue de la dimension matérielle ou technolinguistique (Robillard, 2007).

L'IL comme angoisse existentielle

La notion d'insécurité met en relief la notion de différence, également pertinente pour la production littéraire. Il ne s'agit pas de se contenter de la pluralité esthétique, mais de s'orienter vers une perspective PH, pour interroger les diverses tensions qui nous animent en tant qu'humain, parfois traduite sous la forme de l'angoisse existentielle. Elle traduit autrement le concept heideggérien de *Dasein*, de cette peur de quelque chose qui arrive. Elle révèle, pour chaque interprète du monde, la connaissance de son statut d'être humain aux dimensions inconnues et imprévisibles, en même temps que l'évaluation de ses rapports à d'autres personnes dans un environnement. Elle suppose donc une réflexion sur la façon personnelle de vivre dans le monde. L'insécurité apparaît ainsi comme un élément déclencheur d'une compréhension du monde qui prend en compte différences, diversité, altérité, dans une perspective appropriative. Dans les littératures francophones, un de ces éléments qui semble particulier à chacun c'est sa langue, sa façon de parler en français. Mais cela est-il limité à la dimension francophone ? Il me semble important de ne pas se contenter d'une lecture superficielle qui mettrait l'accent sur les rapports à LA norme dans l'histoire du français. Cette lecture repose sur la spectacularisation de certains éléments de l'histoire de cette langue. Il est important de ne pas perdre de vue que ce travail d'appropriation concerne toutes les langues, fondamentalement liées à la pensée humaine. Comme tout phénomène lié aux langues, l'IL apparaît comme une mise en œuvre expérientielle d'un investissement qui

⁸ La perspective historique renvoie certes à une approche historique, mais il s'agit de faire attention à au moins deux éléments en particulier. 1) Cette histoire n'est en aucun cas linéaire, puisqu'elle repose sur une reconstitution (dans une perspective idéaltypique) particulière de l'interprète en vue de servir un projet de sens. 2) Cette histoire comporte des enjeux politiques et idéologiques notamment, et est placée sous la responsabilité de l'interprète.

permet de s'approprier ces énergies dynamiques toujours en œuvre dans le monde. Celles-ci révèlent des profondeurs historiques qui débordent le niveau de l'interprète pour laisser entendre ce « chant » que voile la dimension uniquement écrite. Cette métaphore du « chant » me semble particulièrement pertinente dans une perspective appropriative. Sous l'angle phénoménologique, la perception du chant repose sur un rapport sensible aux phénomènes. L'interprète ne considère le discours perçu comme chant que parce qu'il fait écho à ce qu'il connaît déjà comme tel, à ce qu'il ressent également. Ce chant lui permet ainsi de reconstituer des éléments de son histoire liée à la langue. Cela débouche sur une reconfiguration d'expériences pour d'autres significations et d'autres rapports à l'altérité. Si les signes sont donc importants dans le processus de sens, il devient important, pour tout interprète, de s'affranchir des phénomènes matériels. Cette démarche constitue la voie d'accès à une appréhension pertinente de l'arrière-plan dynamique, de toutes ces énergies à l'œuvre dans le parler. On l'aura compris, cela revient à privilégier le point de vue du « bas ».

Dans les champs de la sociolinguistique et de la didactique des langues, l'IL apparaît comme une thématique qui permet de conceptualiser ce type d'expériences, grâce à la possibilité qu'elle fournit de s'interroger sur les enjeux sous-jacents à ce que vit la personne considérée comme « insécure ». Le recours à la littérature permet en ce sens de problématiser autrement une thématique *a priori* sociolinguistique, puisqu'elle permet d'ouvrir des perspectives d'historicisation de compréhension de ce phénomène, et donc des rapports aux langues. On comprend alors que la langue s'exécute elle-même. Cela suppose une conception de la littérature, qui semble différente du sens habituel. Humboldt (in Escoubas, 1992) explique en ce sens que « la littérature n'est pas seulement un document sur le vivre-ensemble des hommes à telle ou telle époque, elle est la formation (*Bildung*) elle-même du vivre-ensemble », grâce à un « accroissement des idées au cours du temps ». On peut dès lors penser que, grâce à la littérature, on comprend que toute interprétation des langues est historique. Mon avis est que les productions d'écrivains (francophones) sont également le lieu d'accès aux rapports historicisés aux langues, avec des dimensions plus profondes que les aspects systémiques des langues. Les expériences des écrivains permettent de comprendre que ce qui est conceptualisé comme de l'« insécurité linguistique » par les linguistes peut correspondre à un processus d'appropriation des langues ou du monde, sans référence aussi explicite à quelque norme que ce soit. Voilà l'interprétation vers laquelle conduirait toute approche expérientielle de l'IL.

Quelques conséquences épistémologiques et théoriques

Les conséquences d'une telle réflexion sont nombreuses. Je m'en tiendrai à deux d'entre elles, pour leur centralité dans les travaux portant sur l'IL : le statut du signe et la question des normes.

Le statut du signe

Dire que tout signe repose sur des éléments d'arrière-plan, c'est en développer une approche différente, plus englobante que celles dominantes en science du langage qui le considère comme la ressource prioritaire d'accès au sens. Le choix de prendre au sérieux l'IL à la lumière d'usages en littératures francophones conduit à proposer un statut différent du signe, pour la sociolinguistique et la didactique des langues. Tout signe serait la résultante d'un travail d'appropriation de tensions dynamiques qui constituent le monde. Robillard (2016) explique en ce sens que les approches techniques des langues « occultent » une étape pourtant fondamentale dans les processus de sens, l'antéprédicatif ; elles en valorisent alors uniquement les dimensions « visibles », explicables rationnellement. A la base pourtant, c'est l'implication de chaque interprète (qu'il convient dès lors d'explicitier) qui révèle chaque langue sous une perspective sémiotique particulière. Je veux dire ici que la « langue » est en priorité un ressenti. Comme l'affirme Humboldt (1974), elle peut « s'apparenter à [...] un creuset où des forces travaillent à sa réalisation » (Chabrolle-Cerretini, 2007 : 84), pour révéler ce qui apparaît à tous comme le « besoin intérieur de l'humanité ». Dans ce cas, la traduction en signes repose sur une interprétation ponctuelle qui n'épuisera jamais les potentialités sémantiques de la dynamique d'arrière-plan. Dans ce cas, il serait important d'interroger les langues non pas à partir des signes, mais à partir de processus qui donnent à ces phénomènes le statut de signes.

Normes : des tendances ?

J'ai commencé ce texte par la pensée de Klinkenberg (2008 : 25) qui appréhende les normes comme des « tendances ». Cela est cohérent avec cette approche expérientielle de l'IL qui pose autrement la question du rapport aux « normes ». Ce qui semble pertinent c'est plutôt de réfléchir aux modes d'apparition des phénomènes comme dirait Romano (2010). Cela suppose de considérer la situation indépendamment de tout jugement de valeurs. Si nous admettons que cette hypothèse est légitime et constitue une option à prendre au sérieux, alors cela ouvrirait la voie à une conceptualisation fondamentalement plurielle des rapports aux langues et de l'IL avec au moins deux conceptions apparemment opposées mais qui reposent sur la conception des langues et de l'humain. Le premier cas consiste à considérer l'IL comme une distorsion de la norme. Cela peut être pertinent à condition de revendiquer clairement une conception rationnelle-sémiotique des langues, dans laquelle tout sens passe prioritairement par les signes, ce qui revient à valoriser le seul point de vue institutionnel. La seconde perspective, celle qui me semble plus pertinente à partir d'une approche humboldtienne des langues, consiste à fonder l'IL sur la sensibilité de personnes, tout en en reconnaissant des dimensions sensibles et affectives notamment. Alors l'IL traduirait un besoin de socialité, d'existence en tant qu'humain parmi d'autres. Sous cette perspective, elle serait une thématique anthropologique. Il suffira alors de s'intéresser aux processus d'auto-catégorisations de personnes éprouvant les expériences catégorisées comme de l'IL, pour comprendre que pour elles, l'expérience de l'IL n'est pas nécessairement assujettie à une norme linguistique ou sociale. On pourrait d'ailleurs rapprocher cette approche des perspectives sociohistorique sous-jacentes aux processus de vernacularisation (Manessy,

1994), qui comportent en amont un projet de construction identitaire. Il s'ensuit que pour l'humain, toute catégorisation du monde repose sur un projet. On n'y aboutit que par un travail d'adaptation et de transformation de l'existant, lequel nourrit le nouveau projet qui peut alors être mis en forme soit par des signes nouveaux soit par d'anciens signes auxquels on rattache des valeurs nouvelles. On peut dès lors afficher la nouvelle catégorisation ainsi créée. Ce processus est également celui de la glottogénèse.

Conclusion

En dernière analyse, il me semble important de relever qu'une conceptualisation de l'IL partir d'une perspective littéraire constitue un atout pour une conceptualisation expérientielle de l'appropriation des langues. Elle montre en effet qu'une approche saussurienne des langues repose sur une conception partielle du concept de « langue », expérimentée non pas sous une perspective sémiotique, mais comme rapport au monde. Sans récuser tout travail à partir du signe, cette approche montre que cela ne peut ne pas prendre en compte, même pour la négliger, cette vie à l'œuvre d'arrière-plan, ce que les approches PH appellent « antéprédicatif » ou « pré-linguistique » depuis Husserl. Tout phénomène de sens relève d'une ambiance, d'une sensibilité à une situation mise en mots par la suite. Cette représentation affective suppose un rapport prioritairement imaginaire au monde. Y accéder c'est le comprendre, c'est l'interpréter, c'est s'y impliquer, c'est le traduire dans le sens de Cassin (2004). Or toute traduction suppose une mise en écho de phénomènes variés dans une perspective d'historicisation. Avec Humboldt, l'historicisation devient de facto un processus central dans l'étude des langues. Dans cette perspective, l'homme ne peut être considéré comme un objet soumis au déterminisme comme tout élément de la nature. Il ne peut être traduit sous une forme uniquement matérielle, vu qu'il comporte une dimension sensible fondamentalement insaisissable et incontrôlable.

Eléments de bibliographie

Ben Jelloun, Tahar, 2011, « Que peut la littérature ? »

[http://www.taharbenjelloun.org/index.php?id=61&tx_ttnews\[tt_news\]=285&cHash=953cf703d451621edee5d47084295dd9](http://www.taharbenjelloun.org/index.php?id=61&tx_ttnews[tt_news]=285&cHash=953cf703d451621edee5d47084295dd9)

Biloua, Edmond, 2007, « Appropriation, déconstruction du français et insécurité linguistique dans la littérature africaine d'expression française » in *Synergies. Afrique centrale et de l'Ouest*, n°2, 2007, pp. 109-126.

Boudart, Isabelle, 2013, *La situation sociolinguistique en Mauritanie : analyse du sentiment de sécurité et d'insécurité linguistique à travers l'étude des pratiques et des représentations*, thèse de doctorat en Sciences du langage, Université de Rouen.

Boudreau, Annette, 2016, *A l'ombre de la langue légitime. L'Acadie dans la francophonie*, Paris, Classiques Garnier.

Bretegny, Aude, 1999, *Sécurité et insécurité linguistique. Approches sociolinguistique et pragmatique d'une situation de contacts de langues : La Réunion*, Thèse de doctorat, Université de Provence.

- Bretegnier, Aude, 2002, « Regards sur l'insécurité linguistique », in Bretegnier Aude et Gudrun Ledegen (éds.), *Sécurité et insécurité linguistique – terrains et approches diversifiés, propositions théoriques et méthodologiques- en hommage à Nicole Gueunier*, Paris, L'Harmattan, pp. 7-32.
- Bretegnier, Aude, 2016, *Imaginaires plurilingues en situation de pluralités linguistiques inégales. Vingt ans au cœur et aux marges de la sociolinguistique*, Dossier d'Habilitation à Diriger des Recherches en Sciences du langage, Université du Maine.
- Caïtucoli, Claude, 2004, « L'écrivain francophone agent glottopolitique : l'exemple d'Ahmadou Kourouma », *Glottopol*, n°3, pp. 6-25.
- Calvet, Louis-Jean, 1998, « Insécurité linguistique et les situations africaines » in Louis-Jean Calvet et Marie-Louise Moreau (eds), *Une ou des normes ? Insécurité linguistique et normes endogènes en Afrique francophone*, CIRELFA – Agence de la Francophonie - Didier Erudition, pp. 7-28.
- Cassin, Barbara (dir.), 2004, *Vocabulaire européen des philosophies : Dictionnaire des intraduisibles*, Paris, Seuil.
- Chabrolle-Cerretini, Anne-Marie, 2007, *La vision du monde de Wilhelm von Humboldt. Histoire d'un concept linguistique*, Lyon, ENS Éditions.
- Cohen, Monique Lise, 2004, article « Compassion » in Gilles Ferréol et Guy Jucquois (dir.), *Dictionnaire de l'altérité et des relations interculturelles*, Paris, Armand Colin, pp. 64-69.
- Daff Moussa, 2004, « Vers une francophonie africaine de la copropriété et de la cogestion linguistique et littéraire » in *Glottopol*, n°3, pp. 89-96. http://www.univrouen.fr/dyalang/glottopol/numero_3.html
- Depraz, Nathalie et Gérard Raullet, 2013, « Expérience vécue » in Michel Blay (éd.), *Dictionnaire des concepts philosophiques*, Larousse et CNRS éditions, pp. 305 – 307.
- Dilberman, Henri, 2006, « Wilhelm Von Humboldt et l'invention de la forme de la langue », *Revue philosophique de la France et de l'étranger* 2006/2 (Tome 131), pp. 163-191 - DOI 10.3917/rphi.062.0163
- Ebongue, Augustin Emmanuel, 2012, *De l'insécurité linguistique dans la littérature francophone d'Afrique. Le cas de la production romanesque d'Ahmadou Kourouma*, Thèse de Doctorat-PhD, Université de Yaoundé I.
- Escoubas Eliane, 1992, « La *Bildung* et le « sens de la langue » : Wilhem von Humboldt, in *Littérature* n°86, pp. 51-71 - https://www.persee.fr/docAsPDF/litt_0047-4800_1992_num_86_2_1545.pdf
- Faye, Babacar, 2010, *L'écriture contemporaine francophone à la croisée des langues et des publics. Pour une sociolinguistique du texte hétérolingue*, Thèse de Doctorat Nouveau Régime, Université de la Sorbonne nouvelle - Paris III.
- Feussi, Valentin, 2016, « Croyance originaire » et élaboration de sens. Quelles conséquences pour la sociolinguistique ? », Didier de Robillard (coord.), *Épistémologies et histoire des idées sociolinguistiques*, *Glottopol*, Numéro 28, pp. 226-241

- Feussi, Valentin, 2018, *Francophonies – relations – appropriations. Une approche historicisée et expérientielle des « langues »*, note de synthèse d'HDR, Université de Cergy-Pontoise.
- Foucault, Michel, 2001, *L'Herméneutique du sujet*, Paris, Gallimard.
- Gauvin Lise, 1997, « D'une langue à l'autre. La surconscience linguistique de l'écrivain francophone », Lise Gauvin, *L'écrivain francophone à la croisée des langues. Entretiens*, Paris, Khartala, pp. 5-15).
- Gauvin, Lise, 2003, « La notion de surconscience linguistique et ses prolongements » in D'Hulst L. et Moura J.-M. (Textes réunis par), *Les études littéraires francophones : état des lieux*, Lille, Presses de l'Université Charles-de-Gaulle, pp.99-112.
- Grondin, Jean, 2006, *L'herméneutique*, Paris, PUF.
- Groupe μ (Jean-Marie Klinkenberg, Francis Édeline), 2018, « La sémiotique entre autonomie et hétéronomie. L'avènement du corps dans la science du sens », *Applied Semiotics / Sémiotique appliquée*, n° 26, pp. 16-36.
- Gueunier, Nicole, 2002, « L'insécurité linguistique : objet divers, approches multiples » in Aude Bretegnier et Gudrun Ledegen (éds.), *Sécurité et insécurité linguistique – terrains et approches diversifiés, propositions théoriques et méthodologiques- en hommage à Nicole Gueunier*, Paris, L'Harmattan, pp. 35-50.
- Gueunier, Nicole, Emile Genouvrier et Abdelhamid Khomsi (dirs.), 1978, *Les Français devant la norme. Contribution à une étude de la norme du français parlé*. Paris, Champion.
- Hesbeen, Walter, 1997, *Prendre soin à l'hôpital. Inscrire le soin dans une perspective soignante*, Paris, Masson.
- Humboldt, Wilhelm von, 2000, *Sur le caractère national des langues et autres écrits sur le langage*, présenté, traduit et commenté par Denis Thouard, Paris, Seuil.
- Humboldt, Wilhem von, 1974, *Introduction à l'œuvre sur le kavi et autres essais*, traduction et introduction de Pierre Caussat, Paris, Seuil.
- Klinkenberg, Jean-Marie, 1991, « Préface » in Martine Garsou, « *L'image de la langue française. Enquête auprès des Wallons et des Bruxellois* », *Français & Société* 1, Bruxelles, Service de la langue française, Direction générale de la Culture et de la Communication, Communauté française de Belgique, pp. 5-7.
- Klinkenberg, Jean-Marie, 1993a, « Terres d'insécurité », Michel Francard, tome 1, *L'insécurité linguistique dans les communautés francophones périphériques*, CILL 19, 3-4, pp. 13-15.
- Klinkenberg, Jean-Marie, 1993b, « Insécurité linguistique et production littéraire. Le problème de la langue d'écriture dans les lettres francophones », Michel Francard, tome 1, *L'insécurité linguistique dans les communautés francophones périphériques*, CILL 19, 3-4, pp. 71-80.
- Klinkenberg, Jean-Marie, 2008, « Normes linguistiques, normes sociales, endogène. Introduction » in Bavoux Claudine, Prudent Lambert-Félix. & Wharton Sylvie (dirs), *Normes endogènes et plurilinguisme. Aires francophones, aires créolophone*, ENS Editions, Lyon, pp. 17-32.

- Lafontaine, Céline, 2004, *L'empire cybernétique. Des machines à penser à la pensée machine*, Paris, Le Seuil.
- Manessy, Gabriel, 1994, *Le français en Afrique noire - Mythes, stratégies, pratiques*, Paris, L'Harmattan.
- Mbiada, Carelle, 2015, « Didactique du français aux anglophones dans les universités d'État du Cameroun : à propos de l'insécurité et de l'imaginaire linguistiques » in Ebongue, E. E., *Le plurilinguisme en Afrique: représentations, description et interventions*, Miraiclaire Academic publications (MAP), Kansas City, pp. 49-73.
- Merleau-Ponty, Maurice, 1964, *Le visible et l'invisible*, Paris, Gallimard.
- Moreau, Marie-Louise, 1996, « Insécurité linguistique : pourrions-nous être plus ambitieux ? Réflexions au départ de données camerounaises, sénégalaises et zaïroises » in Bavoux Claudine, (éd.), *Français régionaux et insécurité linguistique*, Paris, L'Harmattan/Université de La Réunion, pp. 103-115.
- Ngalasso Mwatha Musanji, 2007, « Écrire en langue seconde. Le discours des écrivains africains francophones » in *Cahiers de l'Association internationale des études françaises* n°59, pp. 109-126.
- Provenzano, François, 2006, « Francophonie et études francophones: considérations historiques et métacritiques sur quelques concepts majeurs », *PORTAL Journal of Multidisciplinary International Studies* Vol. 3, no. 2 July 2006 ISSN: 1449-2490. URL : <http://epress.lib.uts.edu.au/ojs/index.php/portal>
- Robillard, Didier de, 1996, « Le concept d'insécurité linguistique : à la recherche d'un mode d'emploi » in Bavoux Claudine, (éd.), *Français régionaux et insécurité linguistique*, Paris, L'Harmattan/Université de La Réunion, pp. 55-76.
- Robillard, Didier de, 2007, « La linguistique autrement : altérité, expérientiation, réflexivité, constructivisme, multiversalité : en attendant que le Titanic ne coule pas » in Blanchet Philippe, Didier De Robillard, Louis-Jean Calvet, 2007, *Un siècle après le "Cours" de Saussure. La Linguistique en question, Carnets d'Atelier de Sociolinguistique* n°1, Paris, L'Harmattan, pp. 81-228.
- Robillard, Didier de, 2016, « Fenêtres sur une sociolinguistique de la réception ou phénoménologique-herméneutique, ou sur des SHS qualitatives à programme fort », in *Glottopol* n° 28, pp. 121-189.
- Romano, Claude, 2010, *Au cœur de la raison, la phénoménologie*, Paris, Gallimard.
- Simay Philippe, 2008, « Introduction. Walter Benjamin au présent » in Simay Philippe, (dir.), *Walter Benjamin, la tradition des vaincus*, Paris, L'Herne, pp. 9-12.
- Taylor, Charles, 1997, *La liberté des modernes*, Paris, PUF.
- Thouard, Denis, 2000, « Caractériser » in Wilhem von Humboldt, *Sur le caractère national des langues et autres écrits sur le langage*, présenté, traduit et commenté par Denis Thouard, Paris, Seuil, pp. 113-117.
- Weber, Max, 1985, *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Paris, Plon. [1ère édition [1904-1905].